

## Reliure et parure

### *Entretien entre Marie-Claude Bastien, relieure, et Martine Coutier*

**Martine Coutier** : Marie-Claude, merci de m'accueillir dans ton atelier pour un entretien qui va nous apporter quelques lumières sur ce métier du livre dont on ne connaît souvent que les réalisations finales sur les étagères des bibliothèques ou chez soi.

Tout d'abord, une question de terminologie : tu as choisi, je crois, de te désigner comme *relieure*, féminin qu'on ne distingue pas à l'oral, et non *relieuse*, bien que ce dernier mot soit consacré dans les dictionnaires, à commencer par celui de Boiste en 1803, et même par celui de l'Académie française dans son édition de 1935. Bien sûr, *relieure* s'inscrit dans la série des dénominations féminisées à partir des années 1990 comme *défenseure*, *provisseure*, *procureure*, etc. Mais pourquoi écarter *relieuse* ?

**Marie-Claude Bastien** : Tout simplement parce que j'associe le mot *relieuse* avant tout à la machine qui est ainsi nommée, c'est-à-dire une machine destinée à relier des livres, des cahiers, des carnets, telle qu'on la trouve dans les magasins de bureautique.

**M. C.** : C'est donc l'homonymie qui est gênante ?

**M.-Cl. B.** : Oui, je ne suis pas une machine ! Mais il y a aussi une autre raison : autrefois, les femmes étaient assignées aux tâches qui se rapportent au corps d'ouvrage (l'intérieur du livre) – débrochage, assemblage, vérification des feuillets, couture, collage... – autrement dit tout ce qui précède l'installation de la reliure proprement dite. Elles étaient en quelque sorte les petites mains et ne prenaient pas

part à la gloire du résultat ! Ce qui n'est évidemment plus le cas aujourd'hui, où les femmes sont relieuses à part entière.

**M. C. :** Et c'est bien heureux. Que penses-tu des représentations que le commun des mortels peut avoir de la reliure ? Il me semble qu'elle est encore souvent associée à ces très vieux et très beaux livres qui reposent sur les rayons des belles bibliothèques anciennes : certaines bibliothèques municipales bien sûr, ou celles qu'on visite dans les châteaux, les monastères, les universités – celles du monastère de Strahov à Prague, de l'abbaye d'Admont en Autriche, de Sainte-Geneviève à Paris et tant d'autres. On y voit des livres précieux, richement ornés, qu'on n'a pas le droit de toucher. Ces représentations ont-elles changé ?

**M.-Cl. B. :** On peut dire que oui, parce qu'il y a de plus en plus d'expositions de reliure, particulièrement de reliure contemporaine, qui intéressent non seulement les bibliophiles, mais aussi le public curieux de tous les arts et artisanats. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le décor apparaît en reliure, pas forcément en rapport avec le sujet du livre. Immédiatement après la deuxième guerre mondiale, de grands relieurs font preuve de créativité et de liberté en utilisant de nouveaux matériaux. Dans les années 1990, des grandes bibliothèques, comme la Bibliothèque royale du Danemark, la Bibliothèque royale des Pays-Bas, celle de Suède, la Bibliothèque nationale du Luxembourg, ont initié des expositions, avec sélection, de reliure contemporaine, reliure et décor. Ces grandes bibliothèques voulaient sortir du classique, sans pour autant l'ignorer, et la France a suivi. Il y a par exemple des associations, comme l'ARA (Amis de la reliure d'art), qui organisent régulièrement, dans tous les pays européens, des expositions de plus en plus exigeantes. Également l'association AIR neuf (Association internationale de relieurs), dont j'ai fait partie, qui a été fondée à Paris par des relieurs internationalement renommés, dont Florent Rousseau. Cette association a

été très aidée par Jean Dérens, le conservateur de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, qui nous a ouvert ses portes, organisé des expositions. Le même Florent Rousseau a fondé par la suite l'APPAR (Association pour la promotion des arts de la reliure), composée de deux groupes, l'un pour les amateurs, l'autre pour les professionnels. Tout cela a contribué à mieux faire connaître l'essor de la reliure contemporaine. Il existe une revue spécialisée, *Art et métiers du livre* (<https://www.art-metiers-du-livre.com/>), qui fait part de toutes les manifestations autour de la reliure. Il y a donc réellement un mouvement de reliure contemporaine qui existe, et les personnes intéressées peuvent facilement se documenter. Et n'oublions pas l'apport, la participation des bibliothèques – municipales, universitaires – dans ce domaine.

**M. C. :** Après ce tour d'horizon, parlons de l'utilité, des buts de la reliure. Pourquoi relie-t-on des livres ?

**M.-Cl. B. :** Le premier but, c'est la protection, la conservation du livre. Lorsqu'on est sorti du rouleau et de la plaquette d'argile, on a vu apparaître ce qu'on a appelé le codex, c'est-à-dire des feuilles reliées ensemble – la fameuse reliure copte. C'était un objet rare et précieux, que l'on trouvait dans les monastères, les châteaux, les cours royales. Il s'agissait de livres liturgiques, juridiques, des Chroniques..., la reliure devait souligner l'importance du contenu. Les premiers matériaux utilisés, le bois, le vélin, les peaux, les teintures, étaient presque indestructibles sauf par le feu, l'eau, les insectes et les hommes – un des pires ennemis du livre, c'est l'homme. Ces livres pouvaient traverser les siècles. Aujourd'hui on n'est plus du tout sûr de la longévité des teintures, ni de celle des peaux. Seul le papier a gagné en résistance.

Mais non seulement la reliure est une protection, elle est aussi une manière de donner au livre en quelque sorte une parure, un habillement, grâce à la qualité et à l'agencement des matériaux utilisés.

**M. C. :** D'où t'est venu cet intérêt pour la reliure ?

**M.-Cl. B. :** D'abord, il faut dire que j'ai toujours aimé lire, et que les livres représentent pour moi quelque chose d'important. Il se trouve que, au tout début des années 1980, une de mes chères amies suivait des cours de reliure aux Beaux-Arts à Besançon. Comme ce qu'elle faisait me plaisait beaucoup, j'ai eu envie de m'y inscrire aussi. Je crois que ça correspondait à un besoin d'allier activité manuelle et créativité. Au cours de mes études d'éducatrice spécialisée, j'avais eu un professeur d'arts plastiques remarquable qui nous avait appris à nous exprimer par différentes techniques avec des moyens élémentaires comme par exemple du papier journal... Je me souviens d'avoir monté, dans un établissement pour paralysés, un spectacle de marionnettes avec des pots de yaourt qu'on avait habillés, ce fut un vif succès !

**M. C. :** Peut-on imaginer qu'un relieur ne soit pas un lecteur ?

**M.-Cl. B. :** Eh bien, je pense que oui, surtout dans la reliure classique. Et dans les temps anciens, au Moyen Âge par exemple, je ne suis pas sûre que les *ligators*, ceux qui liaient – c'est ainsi qu'on désignait les ancêtres des relieurs – savaient lire ! Aujourd'hui, je pense que la majorité des relieurs d'art, ceux qui posent un décor, sont également des lecteurs et des bibliophiles.

**M. C. :** Donc, tu as décidé de te former sérieusement ?

**M.-Cl. B. :** Ah oui, j'avais vraiment l'impression d'avoir trouvé ma voie. Alors, après avoir fréquenté pendant trois ans les cours du soir aux Beaux-Arts à Besançon, j'ai suivi une véritable formation à l'Atelier d'arts appliqués du Vésinet (AAAV), un établissement où exercent d'excellents professionnels. J'y ai rencontré des professeurs merveilleux qui sortaient de l'UCAD (Union centrale des arts décoratifs). C'était une formation de très haut niveau avec des enseignants qui, je tiens à le souligner, partageaient leur savoir. Car

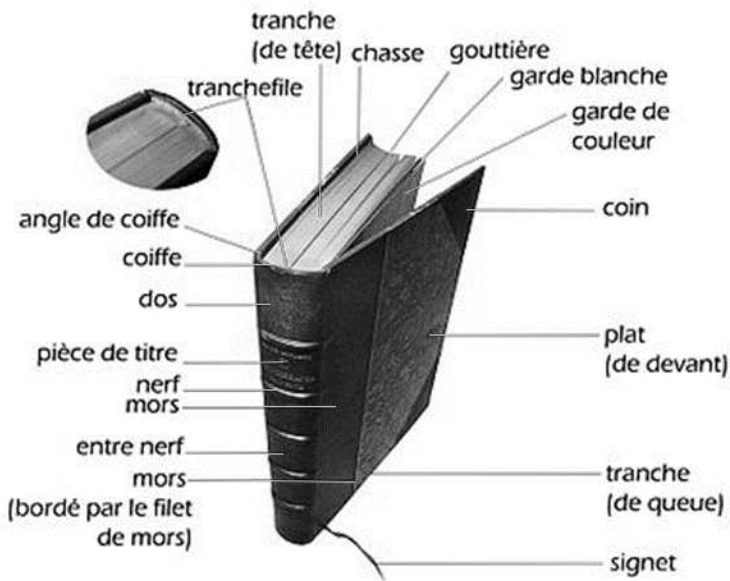
il faut quand même dire que, dans la reliure, si jadis les femmes étaient cantonnées dans les travaux de petite main, les relieurs, eux, ne partageaient pas leur savoir, si bien que, quand on se trompait, on ne savait pas pourquoi on s'était trompé ni comment réparer les erreurs. Mais au Vésinet, nos jeunes professeurs étaient dans le partage total, c'était un vrai bonheur. Je suis donc repartie à zéro et j'ai suivi toute la formation, sur quatre ans, de 1988 à 1992, à raison de quatre cours par mois. J'ai passé beaucoup de temps dans le train, j'en profitais d'ailleurs pour lire ! Maintenant j'y retourne régulièrement pour suivre les cours de décor de Florent Rousseau. En quelque sorte, c'est une formation continue. On ne cesse d'apprendre. Florent Rousseau est quelqu'un qui a une grande imagination et beaucoup de rigueur, ça booste ! Il est un grand ami et un maître.

**M. C. :** La reliure est-elle un artisanat ou un art ?

**M.-Cl. B. :** Elle est certainement un artisanat. Je dirais qu'elle est aussi un art quand on peut y apporter plus de créativité, en installant un décor sur la reliure de couverture. C'est pourquoi on parle de reliure d'art.

**M. C. :** Lorsqu'on visite une exposition de reliure, on est frappé, à la lecture des cartels, par la terminologie utilisée qui, il faut l'admettre, échappe aux non-initiés. Que ce soit la description des parties du livre, des matériaux ou des techniques, elle rend compte d'une grande complexité de l'activité. Peux-tu nous en esquisser les grandes lignes, les étapes principales ?

**M.-Cl. B. :** La reliure consiste en une succession d'opérations, au moins une trentaine, aussi précises que minutieuses, inséparables les unes des autres. On ne peut pas en sauter une ! C'est en effet très complexe, et je vais essayer d'être synthétique. La première opération consiste à collationner, c'est-à-dire vérifier la pagination, le nombre de pages, numérotter les gravures, les photos ou les cartes s'il y a lieu,



Wikipédia, *Glossaire de la reliure*. © Colporteur

puis détacher les couvertures, découdre les cahiers et nettoyer l'ensemble. Une fois que tout cela est fait, on reconstitue le livre en recousant les cahiers, en réinstallant des couvertures, puisqu'on doit tout conserver. Ensuite on fait un travail sur le dos (le dos est ce qu'on voit du livre une fois rangé sur une étagère) : on l'encolle, on l'arrondit, on installe des cartons qui vont supporter la reliure. Puis vient le travail de garde (pages de protection situées devant et derrière le corps d'ouvrage), l'installation des matériaux de « couverture » (l'application d'un revêtement sur le dos et les plats)... Et tout cela dépend du type de reliure : la reliure classique est certainement celle qui comporte le plus d'opérations. La reliure dite Bradel, du nom de son inventeur au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a pour caractéristique principale un petit espace creux appelé « gorge » tout le long de chaque côté

du dos, en comporte peut-être un peu moins, de même que la reliure asiatique (qui consiste à assembler d'un fil un ensemble de feuillets percé de part et d'autre par des trous, et dont la couverture, en papier ou en tissu, est maintenue grâce à la même couture), mais toutes ont des contraintes.

**M. C. :** Parlons à présent des choix possibles pour la reliure proprement dite, la couverture. J'imagine qu'ils sont à la fois techniques et esthétiques ?

**M.-Cl. B. :** Le choix de la couverture, c'est une affaire entre le propriétaire du livre – le client – et moi. Souvent, le client n'y connaît pas grand-chose, ou alors il a une idée, mais qui n'est pas forcément très concrète. C'est en lui montrant des exemplaires de diverses reliures réalisées et en lui expliquant les techniques, avec bien sûr les incidences sur le prix, qu'il va faire son choix. Pour beaucoup de clients, un livre relié, c'est avec du cuir, c'est-à-dire une peau. Mais quand ils voient les prix, comme les peaux sont très chères, ils sont effarés ! Alors, comme disait ma grand-mère, « on passe devant chez Rabaton » [*rites*], ça veut dire qu'on rabat, on rabaisse, et ça se termine, dans le meilleur des cas, par un dos cuir, ou quelquefois par une pleine toile, ce qui est très joli et moins cher. On peut utiliser également le papier (voir **Photo 1**), le bois, le métal, le plastique... Certains clients veulent un plein papier. Ils choisissent un papier marbré fait par un marbreur, créateur de papier à la cuve, ce qui constitue le décor.

**M. C. :** Quelles sortes de peaux es-tu amenée à utiliser ?

**M.-Cl. B. :** En reliure classique, ce sont les peaux de chèvre – chagrin, maroquin, oasis – ou le box (voir **Photos 2 et 4**), la vachette, le vélin ; ou encore le crocodile, l'autruche (d'élevage). Je n'utilise pas la basane (peau de mouton). En reliure contemporaine, les mêmes, et

aussi le buffle. En décor, ce sont plutôt les peaux de serpent, de pattes de poule, de grenouille, de poisson...

**M. C. :** À quelle occasion es-tu amenée à poser un décor ?

**M.-Cl. B. :** Le plus souvent, c'est pour une exposition. Jusqu'à présent, les principaux clients que j'ai eus en reliure avec décor, ce sont des bibliothèques qui m'ont confié un document avec carte blanche, sur devis bien entendu. Sinon, il m'est arrivé que des clients particuliers ou des bibliothèques m'achètent des livres que j'avais reliés avec décor pour une exposition.

Le décor doit correspondre au contenu. En principe, on lit le livre avant de faire le travail. Mais le décor ne doit pas s'imposer au contenu : il l'amène, il le suggère, il est en relation avec le contenu, soit par les matériaux choisis ou par l'organisation de ces matériaux, leur couleur et aussi par les techniques choisies. Il arrive assez souvent qu'on installe un décor sur un livre de bibliophilie qui est illustré, on peut alors choisir de s'appuyer sur les illustrations.

**M. C. :** Parlons maintenant des clients particuliers ? Qui sont-ils ? Te confient-ils des livres neufs, ou anciens, parfois abîmés ?

**M.-Cl. B. :** Le client traditionnel, c'est quelqu'un, souvent bibliophile, mais pas seulement, qui a un livre auquel il est très attaché pour une raison ou une autre : un roman, un essai, un traité, un dictionnaire..., ancien ou neuf. Ou encore un ouvrage qui correspond à un moment important de sa vie, par exemple une thèse. Offrir un livre joliment relié peut aussi constituer un beau cadeau.

Le livre peut être en mauvais état, alors il veut le sauver pour le garder. Ou bien il est en bon état, mais relié d'une manière rudimentaire, et il souhaite l'embellir.

Le deuxième type de clients, ce sont des gens qui ont rédigé eux-mêmes, en général sur ordinateur, le récit de leur vie, des souvenirs de famille, d'événements familiaux marquants, ou encore qui ont



exhumé des vieux cahiers manuscrits sur lesquels un de leurs ancêtres a écrit sa vie. Dans ces deux cas, ce sont des documents « bruts », le plus souvent en feuilles volantes, qu'ils veulent conserver tels quels mais faire relier. Mon premier travail est donc de reconstituer des cahiers avec ces feuilles en les cousant ensemble à l'aide d'un surjet. À partir de ce moment-là, je travaille normalement.

**M. C. :** Tu évoques les livres en mauvais état. Y a-t-il une différence entre réparation et restauration ?

**M.-Cl. B. :** Ah oui ! Il m'arrive d'avoir à réparer des déchirures du papier, à reprendre ou à refaire la couture des cahiers. Mais restaurer est un métier à part, qui n'est pas celui du relieur. Je ne saurais restaurer un papier (moisi, jauni, piqué...) ou une peau abîmée, c'est un travail très spécifique.

**M. C. :** J'aimerais que tu nous parles aussi du métier de doreur.

**M.-Cl. B. :** Les doreurs, ce sont ceux qui titrent le livre généralement sur le dos (voir **Photo 4**) ou sur le plat verso, avec la mention de l'auteur, le titre du livre, éventuellement l'année de l'édition, le tome... Les doreurs doivent s'adapter à la reliure contemporaine et la dorure fait partie du décor (voir **Photo 2**). C'est un métier très particulier, d'une extrême précision, au quart de millimètre près, c'est époustouflant.

Si le client ne veut pas avoir recours à un doreur, je peux faire un titre en papier avec l'ordinateur, ou faire une étiquette en papier, on dit plus exactement une pièce de titre, qui peut être posée sur le plat recto du livre (première de couverture), parce qu'on n'est pas obligé de l'apposer sur le dos. Mais il y a de multiples façons de poser un titre (voir **Photos 1 et 3**).

**M. C. :** Lorsque tu présentes une de tes réalisations à une exposition, donc que le livre n'est pas destiné à un client, tu peux laisser libre cours à ta créativité ?

**M.-Cl. B. :** Oui, car alors c'est un travail personnel, et c'est ça qui est très important. L'Atelier du Vésinet, où j'ai suivi ma formation, et l'association AIR neuf, dont j'ai fait partie, organisaient des expositions de livres à décor.

Pour les expositions sans thème, c'est moi qui choisis une reliure récente. Pour les expositions à thème, par exemple « À fleur de peau. Reliure et érotisme », organisée par l'Association pour la promotion des arts de la reliure (APPAR), qui s'est tenue à Forcalquier en 2014, j'ai choisi un livre selon mes goûts (voir **Photo 3**). Cependant il arrive que l'institution organisatrice impose le livre : elle envoie un livre en cahiers et c'est à moi de le relier et de poser le décor.

**M. C. :** Je crois savoir que plusieurs de tes réalisations ont été distinguées, que tu as obtenu des prix ?

**M.-Cl. B. :** Oui, c'est vrai. La première exposition avec sélection à laquelle j'ai participé était celle de la Bibliothèque royale du Danemark, en 1993. J'ai envoyé un livre relié en pleine peau buffle noire qui a été accepté, ce qui m'a rendu un petit peu fiérote ! Deux années plus tard, en 1995, j'ai obtenu un prix aux Pays-Bas à La Haye, pour un livre reliure papier composé d'un cahier unique, chaque feuillet étant relié autour d'une baguette. C'était un prix sans dotation, mais un bibliophile présent m'a acheté une autre de mes reliures exposées, ce qui est aussi une reconnaissance... Et cette année, à l'exposition annuelle de l'Atelier d'arts appliqués du Vésinet, on m'a décerné le premier prix de reliure pour un livre imposé, que vous pouvez voir sur la **Photo 4**. Avoir un prix fait évidemment très plaisir, et c'est surtout encourageant.

**M. C. :** Quelles sont les qualités requises pour le métier de relieur ?

**M.-Cl. B. :** Relier un livre, je ne parle évidemment pas de la reliure industrielle, mécanique, demande avant tout du temps. Chacune des étapes du travail de relieur requiert une grande patience, de la

persévérance, de la précision. Le relieur doit être minutieux, et même méticuleux. Et il doit aussi avoir une certaine force physique, quand par exemple on manipule et met en presse un gros volume, lourd, entre des plats bois (sortes de planches). Il est important, pour des résultats corrects, de respecter les temps de mise en presse et de séchage des nombreux collages. J'ajouterais que, même si le travail quotidien du relieur, dans toutes les tâches techniques, est solitaire, je pense pour ma part qu'il est très important d'avoir des collègues avec qui on peut partager les expériences et trouver les solutions. En définitive, rien n'est jamais acquis.

**M. C. :** Que dirais-tu à quelqu'un qui veut se lancer dans la reliure ?

**M.-Cl. B. :** Certaines cassandres annoncent la fin du livre papier et donc des métiers qui s'y rapportent. Mais je pense qu'il y aura toujours des amateurs de livres papier et de bibliothèques. Rien ne peut remplacer le plaisir de tenir un livre entre ses mains et d'en sentir toute la réalité concrète. À quelqu'un qui voudrait se lancer dans la reliure, je lui dirais d'abord, s'il est très motivé, qu'il se lance. Ce sera plus difficile, financièrement, dans une ville de la taille de Besançon. Mais une chose peut l'aider, ce sont les cours, car il y a beaucoup d'amateurs qui s'intéressent à la reliure, et ce sont souvent des gens agréables à connaître, qui aiment lire, qui ont des livres intéressants. Et puis, c'est passionnant de partager, de transmettre son savoir-faire.

**M. C. :** Pour terminer, Marie-Claude, qu'est-ce que t'apporte ce métier, outre les connaissances techniques indispensables ?

**M.-Cl. B. :** Eh bien, ce métier qui est, comme je l'ai souligné, solitaire dans l'atelier, est en même temps un métier de contact, grâce aux clients qui sont très différents les uns des autres. Il y a peu de temps, j'ai eu affaire à une dame qui habite Cuba, où elle est journaliste. Elle a un fils qui fait médecine à Besançon. Son père, qui était

médecin, était d'origine hongroise, et c'est sa thèse de médecine qu'elle m'apportait à relier. C'est extraordinaire, ça ! Cette femme, cubaine d'origine hongroise, est très communicative, très expansive, nous avons immédiatement sympathisé ! Un autre client m'a apporté un jour un livre un peu « déniapé », qu'il avait lu étant enfant et dont il n'avait jamais pu se séparer tellement il l'avait aimé. Eh bien, il a voulu, pour la reliure, une pleine peau chagrin, sur un bouquin de quatre sous !

Les clients viennent avec un livre auquel ils tiennent, qui est une petite part de leur vie, ils nous le confient pour que nous le rendions à la fois plus solide et plus beau. Cela crée nécessairement un lien entre eux et nous, et c'est ça aussi qui fait la beauté de ce métier.

**M. C.** : « CE QUI NOUS RELIE », c'était le beau titre judicieusement choisi de l'exposition de reliure<sup>1</sup> qui s'est tenue en 2017 au Centre diocésain de Besançon, puis en 2018 à la Bibliothèque municipale Léon-Deubel de Belfort (voir **Photo 1**). Sur cette belle conclusion, nous pouvons clore cet entretien dont l'ALAC et moi-même te remercions infiniment.

*Propos recueillis par Martine Coutier  
Septembre 2020*

---

1. Travaux de trois ateliers de reliure bisontins : Isabelle Aucouturier, Marie-Claude Bastien, Marie-Hélène Renoud-Grappin, et de Jessica Scaranello, plasticienne-graveur à Besançon.

## PHOTO 1



*Trois typographes en avaient marre*, de Guy Lévis Mano  
Éd. Quiero, Forcalquier, réimpr. 2012.

Reliure à plats rapportés. Dos en toile registre noire. Plats en kraft.

Décor : Impressions typographiques de différents types de lettres.

Titre : 5 mains rouges soulignent le titre du livre.

Collectif : Marie-Claude Bastien, Marie-Hélène Renoud-Grappin, relieures à Besançon, Jessica Scaranello, plasticienne à Besançon.

Exposé à l'Atelier d'arts appliqués du Vésinet (AAAV) en 2012, puis à Besançon (Centre diocésain « Ce qui nous relie ») en 2017 et à Belfort (Bibliothèque Léon-Deubel) en 2018.

## PHOTO 2



*Le Manifeste du Surréalisme. Poisson soluble*, d'André Breton  
Édition originale de 1924, Le Sagittaire

Reliure plein box noir réalisée en mars 2013.

Décor : cartes gainées de box bleu, d'oasis vert. Œil de poupée. Morceaux de serpent karoo. Morceaux de grillage.

Doreur : Stéphane Gangloff - Titre sur plat verso : film oeser de différentes couleurs.

Collection Bibliothèque municipale de Belfort. B 268.

## PHOTO 3



*Petit lexique pornographique à l'usage des vieux cochons et des jeunes truies*

Texte et illustrations : Adeline Rognon.

Éditions La Musardine, 2008.

Reliure à plats rapportés. Doublure de peau noire à motifs vernis.

Décor et titre en papier à partir d'illustrations du livre.

Exposition « À fleur de peau. Reliure et érotisme », Forcalquier, 2014.

## PHOTO 4



*Visages vivant au fond de nous*, de Michel Bourçon  
Peintures : Jean-Gilles Badaire  
Al Manar éditions, 2019, Coll. Poésie. Exemple n° 19.

Reliure classique. Plein box noir.

Décor : papier asiatique, végétaux teintés, patte d'autruche.

Doreur : Stéphane Gangloff.

Premier prix de reliure de l'Atelier d'arts appliqués du Vésinet, 2020.